

# Le Libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## Crime ou Suicide

Harmant, notre petit Harmant n'est plus. Ce me fut un rude coup, lorsque j'appris cette horrible nouvelle. Il avait l'habitude de venir m'aider à la mise en pages du journal, corrigeant avec moi les dernières épreuves — et, ce jeudi, je m'étais étonné de ne pas le voir à l'imprimerie. Le soir même on m'apprenait sa mort.

Il était, parmi nos jeunes de Paris, le plus actif, le plus studieux, le plus intelligent. Avide de savoir et soigneux de méthode, son esprit allait en quête de toutes les fleurs de pensée dont il se plaisait, abeille consciencieuse, à analyser les sucs idéaux.

S'intéressant à la vie des images comme à celle des concepts, il lui plaisait, comme il nous le dit souvent, d'être révolutionnaire en art aussi bien que dans la vie sociale — et je me souviens de son indignation peignée, à chaque fois, qu'il constatait chez un anarchiste l'incompréhension d'une œuvre hardie d'art ou de poésie.

Mais Harmant n'était pas un égoïste mesquin. Il avait fait partager ses richesses spirituelles qu'il avait conquises. Il était propagandiste. C'était un causeur précis et divers, à la douce élocution née de l'unique désir de faire comprendre ce qu'il savait et de faire ressentir ce qu'il émuait.

Il fut l'un des meilleurs organisateurs de la Jeunesse Anarchiste qu'il anima d'une claire volonté de connaître durant les mois de son secrétariat.

A l'École du Propagandiste, il fut à nos côtés, quelquefois, le moniteur intellectuel des camarades.

Tel est celui que nous avons perdu. Tous ceux qui l'avaient approché avec intelligence ressentent la peine de cette disparition.

Au rosier de l'Anarchie un des plus beaux bourgeons vient de tomber.

Dans notre douleur voici que nous parvenons les graillements de Léon Daudet, des marmottes de Charles Maurras. Et voici rôdant autour du cadavre du petit Harmant les deux énormes bêtes de mort... Que veulent-elles donc cette fois-ci ?

Quand Plateau tomba assassiné, l'Action Française put se tourner de notre côté. Et l'Union Anarchiste ne craignit pas de soutenir de toutes ses forces la courageuse Germaine Berton.

Notre petit Harmant meurt — et nous pourrions sans doute, à notre tour, nous tourner du côté des gens d'Action Française, des Camelots du Roi et de la police de M. Poincaré qui les protège. Mais, avant qu'aucun d'entre nous ne songe à réfléchir sur cette mort et à en chercher les responsables où ils peuvent être naturellement, c'est-à-dire dans le camp des autoritaires de tout poil — avant que nous puissions émettre nous-mêmes nos craintes personnelles, en toute hâte ces Messieurs du Crime à perpétuité prennent les devants : ILS FONT LES ACCUSATEURS POUR NE PAS ÊTRE ACCUSÉS.

Crime ou suicide ? demande M. Charles Maurras. Nous voici prêt à lui répondre pour lui désigner infailliblement les coupables dans l'un comme dans l'autre cas.

Si notre petit Harmant est mort assassiné, ce ne peut être que d'une de ces « balles françaises » dont M. Poincaré a le privilège, sous le contrôle des Camelots du Roi, de guider le tir public ou clandestin.

Anarchistes, nous vivons dans un tel réseau d'embûches de toutes sortes qu'il ne serait pas du tout exagéré de notre part d'imaginer l'intrigue politico-policière qui aurait pu faire tomber sous les coups de l'autorité réactionnaire le plus cher de nos jeunes camarades. Cela apparaît aux yeux de tous plus vraisemblable que l'absurde hypothèse à tout prix échafaudée par M. Charles Maurras pour servir ses fins politiques. Mais il nous répugne de recourir à de tels procédés. Nous penchons sur les faits de la vie, même quand ils nous touchent si douloureusement, nous n'avons que le souci de la Vérité — et cela suffit à notre anxiété.

Si Harmant s'est suicidé, dans quelles circonstances a-t-il été poussé à une telle extrémité ? Lui, si curieux de la vie en ses multiples apparences, si avide de lire toujours plus avant aux livres et aux faits de l'expérience humaine ; lui, le libre « étudiant » qui avait encore tant à apprendre et tant à enseigner, comment s'est-il résolu à rompre le cours d'un si riche destin ?

Si Harmant s'est tué, c'est parce qu'il aura éprouvé insurmontablement le dégoût de la société — que nous subissons. Il aura eu, sans doute, de ces terribles difficultés matérielles qui assaillent et dépriment les âmes les mieux douées. En contraste avec sa richesse d'idées et d'images, la misère économique lui aura semblé insupportable. Et la vision de l'enfer militaire qui le guettait aura pu enfin achever de le pousser à la mort.

Ne vous sentez-vous pas responsables de toutes ces raisons de suicide. Messieurs Daudet et Maurras, vous dont la politique fait peser sur les jeunes gens de ce pays l'héritage des millions de supplices de la Grande Guerre ; le travail désorganisé, le mercantilisme tout puissant, la conscience bafouée... et de nouvelles tueries pour demain.

Crime ou suicide... dans les deux cas vous êtes coupables de l'assassinat d'Harmant, directement ou par complicité avec la Société d'autorité et d'exploitation dont vous êtes les plus fidèles et les plus cyniques souteneurs.

Crime ou suicide, n'est-ce pas le dilemme qui se pose à la conscience de tout anarchiste, dans l'état actuel de la vie sociale ?

Tuer ou se tuer, n'est-ce pas la tragique alternative que la société présente offre à tout exploité, à tout dominé, à tout producteur.

Se tuer ; suicide brusque ou lent. Départ de l'ouvrier sans travail, las de lutter incessamment contre un patron rapace et sans cœur ; désespoir de la mère prolétaire affolée de voir souffrir de faim et de froid les petits. Se tuer pour ne plus se laisser tuer ; mourir volontairement en une seule fois, pour ne plus subir les coups mortels, les coups quotidiennement répétés de l'exploitation assassine, de la criminelle Autorité.

Où bien tuer ; c'est-à-dire ne plus vouloir accepter d'être une victime, ne pas se résigner au sort que la Société nous assigne, ne pas capituler devant les assauts impitoyables du monstre collectif ; se lever et s'insurger activement ; frapper pour ne plus être frappé ; prendre l'offensive pour l'individu et rompre l'ignoble, le fallacieux, le sanglant contrat social. Faire la révolution.

Germaine Berton, comme Cottin, a choisi le terme actif de l'angoissant dilemme. Elle est sortie de la masse des martyrs ; elle s'est levée d'entre les frappés pour frapper ; elle s'est réveillée d'entre les morts pour donner la mort à la Mort elle-même.

Entendez, avec les cris de panique de ceux que la rébellion vient d'atteindre parmi les maîtres de l'heure, les glossements d'effroi et d'indignation de tous les autoritaires, de quelque parti qu'ils se réclament. Les apprentis dictateurs tremblent pour leur futur pouvoir. Et tous ceux qui ont intérêt à caresser le dos arondi de la Lâcheté collective, à engouffrer son échine monstrueuse, tous les démagogues qui vivent de la capitulation de l'individu dans l'homme, tous les exploités de jorbadie populaire, tous les hommes d'état d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, tous les politiciens font chorus contre la révolte solitaire.

Notre petit Harmant meurt — et nous pourrions sans doute, à notre tour, nous tourner du côté des gens d'Action Française, des Camelots du Roi et de la police de M. Poincaré qui les protège. Mais, avant qu'aucun d'entre nous ne songe à réfléchir sur cette mort et à en chercher les responsables où ils peuvent être naturellement, c'est-à-dire dans le camp des autoritaires de tout poil — avant que nous puissions émettre nous-mêmes nos craintes personnelles, en toute hâte ces Messieurs du Crime à perpétuité prennent les devants : ILS FONT LES ACCUSATEURS POUR NE PAS ÊTRE ACCUSÉS.

Crime ou suicide ? demande M. Charles Maurras. Nous voici prêt à lui répondre pour lui désigner infailliblement les coupables dans l'un comme dans l'autre cas.

Si notre petit Harmant est mort assassiné, ce ne peut être que d'une de ces « balles françaises » dont M. Poincaré a le privilège, sous le contrôle des Camelots du Roi, de guider le tir public ou clandestin.

Anarchistes, nous vivons dans un tel réseau d'embûches de toutes sortes qu'il ne serait pas du tout exagéré de notre part d'imaginer l'intrigue politico-policière qui aurait pu faire tomber sous les coups de l'autorité réactionnaire le plus cher de nos jeunes camarades. Cela apparaît aux yeux de tous plus vraisemblable que l'absurde hypothèse à tout prix échafaudée par M. Charles Maurras pour servir ses fins politiques. Mais il nous répugne de recourir à de tels procédés. Nous penchons sur les faits de la vie, même quand ils nous touchent si douloureusement, nous n'avons que le souci de la Vérité — et cela suffit à notre anxiété.

Si Harmant s'est suicidé, dans quelles circonstances a-t-il été poussé à une telle extrémité ? Lui, si curieux de la vie en ses multiples apparences, si avide de lire toujours plus avant aux livres et aux faits de l'expérience humaine ; lui, le libre « étudiant » qui avait encore tant à apprendre et tant à enseigner, comment s'est-il résolu à rompre le cours d'un si riche destin ?

Si Harmant s'est tué, c'est parce qu'il aura éprouvé insurmontablement le dégoût de la société — que nous subissons. Il aura eu, sans doute, de ces terribles difficultés matérielles qui assaillent et dépriment les âmes les mieux douées. En contraste avec sa richesse d'idées et d'images, la misère économique lui aura semblé insupportable. Et la vision de l'enfer militaire qui le guettait aura pu enfin achever de le pousser à la mort.

Ne vous sentez-vous pas responsables de toutes ces raisons de suicide. Messieurs Daudet et Maurras, vous dont la politique fait peser sur les jeunes gens de ce pays l'héritage des millions de supplices de la Grande Guerre ; le travail désorganisé, le mercantilisme tout puissant, la conscience bafouée... et de nouvelles tueries pour demain.

Crime ou suicide... dans les deux cas vous êtes coupables de l'assassinat d'Harmant, directement ou par complicité avec la Société d'autorité et d'exploitation dont vous êtes les plus fidèles et les plus cyniques souteneurs.

Crime ou suicide, n'est-ce pas le dilemme qui se pose à la conscience de tout anarchiste, dans l'état actuel de la vie sociale ?

Tuer ou se tuer, n'est-ce pas la tragique alternative que la société présente offre à tout exploité, à tout dominé, à tout producteur.

Se tuer ; suicide brusque ou lent. Départ de l'ouvrier sans travail, las de lutter incessamment contre un patron rapace et sans cœur ; désespoir de la mère prolétaire affolée de voir souffrir de faim et de froid les petits. Se tuer pour ne plus se laisser tuer ; mourir volontairement en une seule fois, pour ne plus subir les coups mortels, les coups quotidiennement répétés de l'exploitation assassine, de la criminelle Autorité.

Où bien tuer ; c'est-à-dire ne plus vouloir accepter d'être une victime, ne pas se résigner au sort que la Société nous assigne, ne pas capituler devant les assauts impitoyables du monstre collectif ; se lever et s'insurger activement ; frapper pour ne plus être frappé ; prendre l'offensive pour l'individu et rompre l'ignoble, le fallacieux, le sanglant contrat social. Faire la révolution.

Germaine Berton, comme Cottin, a choisi le terme actif de l'angoissant dilemme. Elle est sortie de la masse des martyrs ; elle s'est levée d'entre les frappés pour frapper ; elle s'est réveillée d'entre les morts pour donner la mort à la Mort elle-même.

Entendez, avec les cris de panique de ceux que la rébellion vient d'atteindre parmi les maîtres de l'heure, les glossements d'effroi et d'indignation de tous les autoritaires, de quelque parti qu'ils se réclament. Les apprentis dictateurs tremblent pour leur futur pouvoir. Et tous ceux qui ont intérêt à caresser le dos arondi de la Lâcheté collective, à engouffrer son échine monstrueuse, tous les démagogues qui vivent de la capitulation de l'individu dans l'homme, tous les exploités de jorbadie populaire, tous les hommes d'état d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, tous les politiciens font chorus contre la révolte solitaire.

Notre petit Harmant meurt — et nous pourrions sans doute, à notre tour, nous tourner du côté des gens d'Action Française, des Camelots du Roi et de la police de M. Poincaré qui les protège. Mais, avant qu'aucun d'entre nous ne songe à réfléchir sur cette mort et à en chercher les responsables où ils peuvent être naturellement, c'est-à-dire dans le camp des autoritaires de tout poil — avant que nous puissions émettre nous-mêmes nos craintes personnelles, en toute hâte ces Messieurs du Crime à perpétuité prennent les devants : ILS FONT LES ACCUSATEURS POUR NE PAS ÊTRE ACCUSÉS.

Crime ou suicide ? demande M. Charles Maurras. Nous voici prêt à lui répondre pour lui désigner infailliblement les coupables dans l'un comme dans l'autre cas.

Si notre petit Harmant est mort assassiné, ce ne peut être que d'une de ces « balles françaises » dont M. Poincaré a le privilège, sous le contrôle des Camelots du Roi, de guider le tir public ou clandestin.

Anarchistes, nous vivons dans un tel réseau d'embûches de toutes sortes qu'il ne serait pas du tout exagéré de notre part d'imaginer l'intrigue politico-policière qui aurait pu faire tomber sous les coups de l'autorité réactionnaire le plus cher de nos jeunes camarades. Cela apparaît aux yeux de tous plus vraisemblable que l'absurde hypothèse à tout prix échafaudée par M. Charles Maurras pour servir ses fins politiques. Mais il nous répugne de recourir à de tels procédés. Nous penchons sur les faits de la vie, même quand ils nous touchent si douloureusement, nous n'avons que le souci de la Vérité — et cela suffit à notre anxiété.

Si Harmant s'est suicidé, dans quelles circonstances a-t-il été poussé à une telle extrémité ? Lui, si curieux de la vie en ses multiples apparences, si avide de lire toujours plus avant aux livres et aux faits de l'expérience humaine ; lui, le libre « étudiant » qui avait encore tant à apprendre et tant à enseigner, comment s'est-il résolu à rompre le cours d'un si riche destin ?

Si Harmant s'est tué, c'est parce qu'il aura éprouvé insurmontablement le dégoût de la société — que nous subissons. Il aura eu, sans doute, de ces terribles difficultés matérielles qui assaillent et dépriment les âmes les mieux douées. En contraste avec sa richesse d'idées et d'images, la misère économique lui aura semblé insupportable. Et la vision de l'enfer militaire qui le guettait aura pu enfin achever de le pousser à la mort.

Ne vous sentez-vous pas responsables de toutes ces raisons de suicide. Messieurs Daudet et Maurras, vous dont la politique fait peser sur les jeunes gens de ce pays l'héritage des millions de supplices de la Grande Guerre ; le travail désorganisé, le mercantilisme tout puissant, la conscience bafouée... et de nouvelles tueries pour demain.

Crime ou suicide... dans les deux cas vous êtes coupables de l'assassinat d'Harmant, directement ou par complicité avec la Société d'autorité et d'exploitation dont vous êtes les plus fidèles et les plus cyniques souteneurs.

Crime ou suicide, n'est-ce pas le dilemme qui se pose à la conscience de tout anarchiste, dans l'état actuel de la vie sociale ?

Tuer ou se tuer, n'est-ce pas la tragique alternative que la société présente offre à tout exploité, à tout dominé, à tout producteur.

Se tuer ; suicide brusque ou lent. Départ de l'ouvrier sans travail, las de lutter incessamment contre un patron rapace et sans cœur ; désespoir de la mère prolétaire affolée de voir souffrir de faim et de froid les petits. Se tuer pour ne plus se laisser tuer ; mourir volontairement en une seule fois, pour ne plus subir les coups mortels, les coups quotidiennement répétés de l'exploitation assassine, de la criminelle Autorité.

Où bien tuer ; c'est-à-dire ne plus vouloir accepter d'être une victime, ne pas se résigner au sort que la Société nous assigne, ne pas capituler devant les assauts impitoyables du monstre collectif ; se lever et s'insurger activement ; frapper pour ne plus être frappé ; prendre l'offensive pour l'individu et rompre l'ignoble, le fallacieux, le sanglant contrat social. Faire la révolution.

Germaine Berton, comme Cottin, a choisi le terme actif de l'angoissant dilemme. Elle est sortie de la masse des martyrs ; elle s'est levée d'entre les frappés pour frapper ; elle s'est réveillée d'entre les morts pour donner la mort à la Mort elle-même.

Entendez, avec les cris de panique de ceux que la rébellion vient d'atteindre parmi les maîtres de l'heure, les glossements d'effroi et d'indignation de tous les autoritaires, de quelque parti qu'ils se réclament. Les apprentis dictateurs tremblent pour leur futur pouvoir. Et tous ceux qui ont intérêt à caresser le dos arondi de la Lâcheté collective, à engouffrer son échine monstrueuse, tous les démagogues qui vivent de la capitulation de l'individu dans l'homme, tous les exploités de jorbadie populaire, tous les hommes d'état d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, tous les politiciens font chorus contre la révolte solitaire.

Notre petit Harmant meurt — et nous pourrions sans doute, à notre tour, nous tourner du côté des gens d'Action Française, des Camelots du Roi et de la police de M. Poincaré qui les protège. Mais, avant qu'aucun d'entre nous ne songe à réfléchir sur cette mort et à en chercher les responsables où ils peuvent être naturellement, c'est-à-dire dans le camp des autoritaires de tout poil — avant que nous puissions émettre nous-mêmes nos craintes personnelles, en toute hâte ces Messieurs du Crime à perpétuité prennent les devants : ILS FONT LES ACCUSATEURS POUR NE PAS ÊTRE ACCUSÉS.

Crime ou suicide ? demande M. Charles Maurras. Nous voici prêt à lui répondre pour lui désigner infailliblement les coupables dans l'un comme dans l'autre cas.

Si notre petit Harmant est mort assassiné, ce ne peut être que d'une de ces « balles françaises » dont M. Poincaré a le privilège, sous le contrôle des Camelots du Roi, de guider le tir public ou clandestin.

Anarchistes, nous vivons dans un tel réseau d'embûches de toutes sortes qu'il ne serait pas du tout exagéré de notre part d'imaginer l'intrigue politico-policière qui aurait pu faire tomber sous les coups de l'autorité réactionnaire le plus cher de nos jeunes camarades. Cela apparaît aux yeux de tous plus vraisemblable que l'absurde hypothèse à tout prix échafaudée par M. Charles Maurras pour servir ses fins politiques. Mais il nous répugne de recourir à de tels procédés. Nous penchons sur les faits de la vie, même quand ils nous touchent si douloureusement, nous n'avons que le souci de la Vérité — et cela suffit à notre anxiété.

Si Harmant s'est suicidé, dans quelles circonstances a-t-il été poussé à une telle extrémité ? Lui, si curieux de la vie en ses multiples apparences, si avide de lire toujours plus avant aux livres et aux faits de l'expérience humaine ; lui, le libre « étudiant » qui avait encore tant à apprendre et tant à enseigner, comment s'est-il résolu à rompre le cours d'un si riche destin ?

Si Harmant s'est tué, c'est parce qu'il aura éprouvé insurmontablement le dégoût de la société — que nous subissons. Il aura eu, sans doute, de ces terribles difficultés matérielles qui assaillent et dépriment les âmes les mieux douées. En contraste avec sa richesse d'idées et d'images, la misère économique lui aura semblé insupportable. Et la vision de l'enfer militaire qui le guettait aura pu enfin achever de le pousser à la mort.

Ne vous sentez-vous pas responsables de toutes ces raisons de suicide. Messieurs Daudet et Maurras, vous dont la politique fait peser sur les jeunes gens de ce pays l'héritage des millions de supplices de la Grande Guerre ; le travail désorganisé, le mercantilisme tout puissant, la conscience bafouée... et de nouvelles tueries pour demain.

Crime ou suicide... dans les deux cas vous êtes coupables de l'assassinat d'Harmant, directement ou par complicité avec la Société d'autorité et d'exploitation dont vous êtes les plus fidèles et les plus cyniques souteneurs.

Crime ou suicide, n'est-ce pas le dilemme qui se pose à la conscience de tout anarchiste, dans l'état actuel de la vie sociale ?

Tuer ou se tuer, n'est-ce pas la tragique alternative que la société présente offre à tout exploité, à tout dominé, à tout producteur.

celui issu d'une réflexion personnelle, d'une décision volontaire, d'une individualité autonome — et, loin de voir dans le geste de Cottin ou de Germaine Berton une usurpation, nous y trouvons la réponse logique à la seule usurpation possible : celle qui est le fait du pouvoir collectivement exercé par un gouvernement, par un Etat, par une autorité contre la liberté de l'individu.

Il est effrayant de lire sous la plume d'un homme doué de raisonnement cette naïveté : « Le crime politique, je ne le comprends que collectif, je ne le comprends que peuple dressé contre gardes, quand les abus sont tels que la Révolution devient légale ». Cela revient à dire : « Quand le crime n'est plus un crime mais un châtiment, quand il est le fait du plus fort, quand il n'est plus dangereux ni de l'exécuter ni de l'approuver, quand il est l'œuvre des nouveaux gendarmes, des nouveaux juges et des nouveaux gouvernants, alors je suis du côté du crime politique ». Dites plutôt, Monsieur, que vous étiez du côté de Poincaré pendant la guerre, du côté de M. Deliber en temps de paix, du côté de la Tcheka en Russie communiste. Dites que vous êtes à genoux devant tout ce qui s'impose, et que vous êtes un des thuriféraires de

l'Echine courbe et gluante de la Foule lâche sous le fouet des maîtres.

Le crime politique je ne le comprends qu'individuel — c'est-à-dire quand il est l'acte de légitime défense du plus faible contre le plus fort, le geste de libération d'un individu contre une puissance légale, l'affirmation d'une conscience qui n'en peut plus d'être écrasée sous le poids de l'inconscience collective. Il est le fait de celui qui, à bout de forces et de patience, choisit délibérément, dans ce dilemme « tuer ou se tuer », le premier terme qui lui semble le plus logique avec la Vie qu'il sent bouillonner en lui, avec l'instinct de conservation qui veille au fond de chaque être. Il est la révolte de celui qui ne veut plus subir.

Et ce que nous appelons Révolution n'est que l'action qui résulte de la collaboration de plusieurs individus ainsi décidés à passer aux actes pour défendre la dignité et la grandeur de leur vie humaine.

Hors cela il n'y a que dictature, œuvre de police, militarisme — ou bien résignation chrétienne, esclavage des cours, soufflets subis avec délice et martyrs endurés mystiquement dans l'espoir de la béatitude céleste.

André COLOMER.

## DEVANT LES JUGES BOLCHEVISTES

Discours de l'anarchiste Fedor Mochanowsky au Tribunal révolutionnaire de Petrograd, le 13 décembre 1922.

Je voudrais, différant un instant mes réponses aux questions posées, donner quelques informations concernant le groupe « Bezvlastia » et sur la façon dont ce groupe comprend les gouvernements en général et celui des soviets en particulier. En premier lieu et comme membre du groupe « Bezvlastia », je déclare que moi, ni moi, ni moi, nous n'avons rien de commun avec notre groupe et que Kozarsky n'a jamais été membre de ce groupe et n'était en aucune façon en connexion avec lui. Pour cette raison je proteste contre les articles absurdes et menteurs de la « Gazette Rouge » du 13 décembre 1922 disant : « Jean Tli est membre du groupe « Bezvlastia ». (Il lui-même l'a nié avant le réquisitoire). Je proteste également à l'avance contre toute autre calomnie qui peut paraître, à l'avenir, dans la presse socialiste officielle. Je ne parlerai pas longuement du groupe « Bezvlastia » et de ses travaux. Je me limiterai à quelques paroles.

Le premier numéro du journal « Bezvlastia » parut, je crois, au commencement de mars 1921. Au mois d'août il cessa sa publication non faute de moyens, mais pour d'autres considérations. Le groupe cessa d'exister en même temps que le journal. Kozarsky était donc dans l'impossibilité de fournir le groupe d'argent exproprié. (Les expropriations eurent lieu en décembre 1922, quand le groupe n'existait plus.)

Pour ce qui est de mes insubordinations et de mon activité dirigée contre le pouvoir des soviets, je ne les nie point. Le véritable antagonisme entre les anarchistes et les bolchevistes n'a rien de neuf pour moi, anarchiste. Cet antagonisme existe depuis le temps où les idées de Karl Marx et de Michel Bakounine furent proclamées. Le premier admettait l'Etat et le gouvernement, le second les reniait même à l'état d'embryon. Cet antagonisme devint très clair au Congrès des marxistes que présidèrent Engels et Liebknecht et qui fut tenu à La Haye et où ils prirent l'engagement de prendre tous les anarchistes des qu'ils seraient au pouvoir.

Et là ils ne firent que parler comme agissent actuellement en Russie les bolchevistes.

Pour commencer, en 1913, les bolchevistes organisèrent le front anti-anarchiste pour la destruction des anarchistes en Russie. Partout à travers l'espace et dans tous les domaines de la vie sur le territoire de la République des soviets ils levèrent leurs armes contre les anarchistes. Ils fermèrent leurs imprimeries et confiscèrent leurs journaux et leur littérature. Ils fermèrent les clubs anarchistes et les bibliothèques anarchistes. Ils détruisirent tous les moyens les organisations de congrès, ils arrêtèrent les anarchistes. Et quand ils en eurent l'occasion, les fusillèrent sous un prétexte ou sous un autre.

Tout ceci fut accompli d'une manière vile et cruelle. La plus grande partie des anarchistes, au moment où les bolchevistes arrivèrent au pouvoir, engagèrent sur différents fronts pour pouvoir au renforcement contre les assauts des contre-révolutionnaires et des gardes-blanches. La majorité y laissa la vie. Ceux qui en revinrent trouvèrent leurs organisations détruites par les bolchevistes. Et pour le moment encore, à travers toute la République des soviets, beaucoup d'anarchistes souffrent dans les différentes prisons les plus cruelles conditions. Beaucoup d'entre eux ont été exilés ; beaucoup d'autres ont été tués, ou vont l'être.

Les anarchistes, prenant en considération les conditions de la guerre extérieure, depuis la révolution d'octobre jusqu'à 1920, ont gardé l'attitude de l'attente. Mais dès 1920 les anarchistes ont posé les questions suivantes au comité central du Parti Communiste russe :

« Voulez-vous changer votre façon d'agir à l'égard des anarchistes ou les continuer ? »

A quoi le Parti Communiste répondit :

« Cela dépendra des décisions du Comité central du Parti. »

Après cela la majorité des anarchistes dut renoncer à toute action publique, car ils ne se faisaient pas illusion sur la tactique bolcheviste qui ne changerait point.

La presse anarchiste n'existe pas dans la République soviétique des soviets, dans les pays où les contrées bourgeoises disaient que dans les contrées bourgeoises comme la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Amérique, sa parution est légale et sa distribution régulière.

Depuis le temps de Socrate jusqu'au dix-neuvième siècle, grâce aux idées des meilleurs penseurs et des philosophes modernes, la pensée humaine se libéra du joug ecclésiastique et du pouvoir temporel afin de découvrir pour elle-même un chemin par lequel l'humanité pourrait atteindre la liberté, la justice, l'égalité et le bonheur universel. Il découle de cela, que pour le progrès social la liberté de parole est indispensable pour que les hommes puissent donner leur opinion, toute idée, aussi bien d'un individu que d'un groupe d'individus, soit soumise et pour ainsi dire filtrée par la critique. Darwin, dans sa théorie, montre qu'un organe non employé s'atrophie et meurt. Nous disons qu'il en est de même de l'être humain qui, sans effort, rétrograde. Les créatures humaines peuvent penser ce qu'elles veulent, si elles n'échangent pas leurs impressions avec d'autres créatures humaines, elles ne peuvent se développer.

Le gouvernement bolcheviste, comme tout autre gouvernement, étant effrayé des critiques élevées contre sa conduite déshonorable, refuse aux créatures humaines le droit d'exprimer librement leur opinion, et en essayant de boucher le crane de tous avec les idées de Marx, il empêche le libre développement de l'individu.

Les bolchevistes ont foulé aux pieds leur bannière bien avant de la lever avec les idées de Karl Marx. Ils ont entrepris la fondation de l'Etat et se sont détruits eux-mêmes. (Tout gouvernement est un organe de décomposition). Ils ont tiré une religion de leur doctrine et pour la propagation de cette religion, ils ont versé du sang absolument comme l'ont fait les chrétiens qui se considèrent eux aussi comme les hommes les plus sages de leur temps.

Dans les temps primitifs les sauvages idolâtraient la nature, les prophètes et d'autres idoles. Contre de telles tendances, la pensée humaine a lutté durant des milliers d'années. Aujourd'hui, ce sont les idées des grands penseurs et naturellement ces penseurs eux-mêmes qui deviennent les idoles devant lesquelles des disciples se prosternent. Pour cette nouvelle méthode du merveilleux, ils rendent esclave une fois de plus l'humanité. Voilà où en sont venus les bolchevistes et leur fétichisme est au-delà de toutes limites.

Telle est mon opinion en ce qui concerne tous les gouvernements et s'il pouvait y avoir un jour, même de la part d'anarchistes, je ne sais quelle apparence de gouvernement des « libres soviets », je mépriserais, encore au nom de l'Anarchie, contre une telle construction de Société.

La Fête de l'U.A.

Le 24 février, en soirée, l'Union Anarchiste donnera une

GRANDE FÊTE

Dans la salle de l'Union des Syndicats

Un programme éminemment artistique se prépare. Déjà nous pouvons assurer le concours du Théâtre Art et Action avec Mme Lara, de Mlle Christiane Milhaud, cantatrice d'opéra-comique, et de l'orchestre symphonique, sous la direction de Sant.

Vu les frais que comporte ce beau spectacle, le prix d'entrée sera porté à 2 fr. 50.

## Guerre ou Anarchie

Ceux qui, depuis la fin de la guerre, espèrent la marche sur Berlin ont eu jusqu'à présent un semblant de satisfaction : ils rêvent des lendemains pleins de promesses et déjà les agencements d'un « Bloc national » se font les uns après les autres. Ils se frottent les mains en songeant que l'occupation de la Ruhr va leur permettre certains crédits auprès des partis de la droite. Sur l'ordre de la bande d'Action Française, nos camarades du Comité d'Action ont été incarcérés. Seulement, le « Bloc national » n'a pas songé que les camarades emprisonnés ne sont que les exécutés chargés de remplir la fonction pour laquelle la masse des travailleurs les a désignés. Vous ardez les hommes ! très bien ! mais êtes-vous sûrs de capter la volonté de la masse ? Pouvez-vous espérer un instant arrêter les consciences individuelles prêtes à se rebeller contre la guerre ? Non ! car la masse des sacrifiés de la dernière guerre a suffisamment souffert pour ne plus être dupe de vos boniments. Malgré tous vos efforts vous trouverez difficilement un terrain propice pour faire germer la haine franco-allemande. Certes, quelques ébriés gèreront encore vos tirades sur la dette allemande et les manœuvres au traité de Versailles. Mais le peuple, lui qui constamment est écrasé par les impôts, n'éprouve nullement le besoin de recommencer l'expérience. Il sait que l'horrible mêlée des peuples, due aux passions militaires, n'a qu'un seul profit : « le Capital ». Le Capital a sa disposition toutes les puissances d'oppression, l'armée, la police, la magistrature, et ce plus, l'Eglise qui pour lui est l'autorité est à plat ventre devant le « veau d'or ». Le Parlement est l'antichambre du pourrissoir social : c'est là que l'on voit la valetaille inconsciente faire son triste travail au profit de la bourgeoisie représentée par l'Etat. En 1914, les militants d'avant-garde eurent peut-être une crise de conscience morale, mais en 1923 il est à espérer qu'il n'en sera pas de même. Les hommes sont comme les animaux, il suffit parfois d'un geste brutal pour les faire ruer, la force morale de nos camarades emprisonnés donnera le coup de fouet nécessaire aux masses.

Le peuple, ou plutôt ce qu'on appelle en général l'opinion publique, traverse son âme intellectuel dans la presse bourgeoise. Or, cette fameuse presse lui a dit que « la » patrie était menacée, on lui a fait entrevoir l'horrible (sic) sort qui lui était réservé si l'Allemand régnait en France. Ce qu'on ne lui a pas dit,











